

Bibliothèque-Fiction
Émilien Carassus

Citer ce document / Cite this document :

Carassus Émilien. Bibliothèque-Fiction. In: Littératures 11, automne 1984. pp. 97-105;

doi : <https://doi.org/10.3406/litts.1984.1307>

https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1984_num_11_1_1307

Fichier pdf généré le 01/05/2018

Bibliothèque-Fiction

Le personnage d'un roman est souvent lui-même un lecteur : le choix des livres qu'il conserve dans sa bibliothèque, sa pratique de la lecture constituent autant de signes par lesquels l'auteur entend révéler les goûts et les idées de son héros — qui peuvent, parfois, mais non nécessairement, être aussi les siens. Les options d'une époque ou d'un milieu se manifestent par la même occasion, de telle sorte que pareilles indications contribuent à la connaissance d'un climat intellectuel, social et politique. A cet égard, la malle crasseuse d'un Lantier (1) est aussi significative que la précieuse bibliothèque d'un des Esseintes.

C'est toutefois à un autre type de bibliothèque-fiction que j'entends consacrer ces quelques pages, je veux dire à ces dédales de l'écrit, à ces immenses réservoirs de livres dont l'imaginaire du romancier fait l'objet propre de son récit. La bibliothèque, dans ce cas, peut certes être intégrée à une histoire, elle peut être, pour des personnages, l'occasion de révéler leurs motivations, mais elle renvoie d'abord à elle-même, elle se situe au centre du récit comme bibliothèque en tant que telle, comme lieu essentiel, moteur d'émotions, de passions et de réflexions. Et ce lieu apparaît comme doté d'un incontestable pouvoir romanesque.

On en pourrait sans doute fournir maintes illustrations. Je me borne à quelques exemples, que je crois suffisamment caractéristiques.

Le Seigneur Pococurante, noble vénitien, présente les merveilles de sa bibliothèque à un jeune Candide surpris de ce dégoût généralisé qui relègue aux oubliettes presque toutes les œuvres dont se glorifie la culture universelle. Le Baron d'Esparvieu a réuni dans sa bibliothèque plus de trois cent soixante mille volumes, à charge pour ses successeurs d'accroître ce nombre, et, jalousement, l'archiviste-bibliothécaire-paléographe Sariette, concepteur d'un système de classement si complexe que lui seul peut s'y reconnaître, se désole dès qu'un fâcheux emprunteur risque d'écorner son trésor (2). Malachie de Hildesheim règne mystérieusement sur l'étrange bibliothèque de cette abbaye où le docte franciscain, frère Guillaume de Baskerville, Sherlock Holmes du Moyen-Age, essaie de percer l'énigme

de morts apparemment criminelles (3). Et voici qu'en un jeu d'hexagones et de glaces, se redoublent et se dissimulent les livres que recèle une labyrinthe tour de Babel (4).

Par quelle surprenante aberration, en vertu de quelle fascination (5) auteurs de romans et de nouvelles nous orientent-ils vers ces lieux fermés où cette écriture, dont ils font profession, se voit multipliée à l'infini, où ce livre, qu'ils rédigent, est voué à se perdre entre des milliers de livres, dont la somme accablante semble le rejeter, comme un intrus infime et indésirable ? Sans doute la bibliothèque provoque-t-elle l'imaginaire d'abord en tant que lieu privilégié, à quoi tout semble aboutir. Là s'accumulent toutes les traces que l'homme peut laisser dans l'espace et le temps.

En cet endroit unique, les œuvres de l'antiquité attendent celles de la modernité, celles de l'Inde ou de la Chine se joignent à celles de l'Europe ou de l'Amérique du Sud. Tour de Babel, en effet, que cet édifice où se rencontrent toutes les langues, tous les continents, tous les âges ; où les savoirs se complètent et se contredisent, où se heurtent toutes les méthodes par lesquelles les hommes ont cru saisir le réel, tous les rêves par lesquels ils ont cru lui échapper. Pêle-mêle de vérités, souvent provisoires, ou d'erreurs, d'innombrables idées qu'accompagnent les idées opposées : tout est ici accueilli également, est rangé, classé, prêt à provoquer de nouveaux rêves et de nouveaux savoirs qui viendront à leur tour prendre place sur les interminables files des rayonnages.

L'accumulation réclame l'espace. Dans la bibliothèque de Babel, les galeries hexagonales, aux murs régulièrement couverts de longues étagères succèdent, à perte de vue, à des galeries identiques. Indiscrets visiteurs de la bibliothèque du couvent, frère Guillaume et son novice Adso essaient de se repérer grâce aux cartouches gravés sur les murs des pièces quadrangulaires entourant des pièces heptagonales, mais s'égarer, trompés par les artifices des constructeurs. « La bibliothèque, leur a dit le vieillard Alinardo, est un grand labyrinthe, signe du labyrinthe du monde » (6). Le symbolisme labyrinthe exprime, à un premier degré, l'effroi et le désir qu'éprouve quiconque pénètre dans une bibliothèque. Qui en effet n'a ressenti, à parcourir ses étagères, ou même simplement celles d'une librairie, le désir et l'impuissance de tout assimiler, l'envie de tout embrasser, et le découragement de pouvoir jamais venir à bout de ces milliers, de ces millions de signes où semble s'être rassemblée, dérisoire et indispensable, inutile et nécessaire, toute la mémoire de l'humanité ? On y ressent une sorte d'effroi, et aussi un respect qui, pour peu cependant, deviendrait iconoclaste.

Lieu labyrinthe, lieu secret, mystérieux. Sa magie résulte d'abord des défenses qui paraissent rendre son accès difficile. La bibliothèque figure un monde à part, silencieux, préservé de l'intrusion bruyante et perturbatrice du monde extérieur. Un farouche cerbère se trouve volontiers préposé au rôle de gardien, chargé d'écarter ceux qui prétendraient péné-

trer en ce sanctuaire. Ainsi A. France présente-t-il, sur le mode plaisant, le malheureux Sariette à qui il paraissait « monstrueux, inique et désolant qu'un livre quittât jamais son casier » (7). Plus sérieusement, l'Abbé expose à frère Guillaume le caractère secret de la bibliothèque : elle est née « selon un dessein resté obscur pour tous au cours des siècles et qu'aucun des moines n'est appelé à connaître. Seul le bibliothécaire en a reçu le secret du bibliothécaire qui le précéda, et le communique, encore en vie, à l'aide-bibliothécaire [...] Et leurs lèvres, à tous deux, sont scellées par le secret. Seul le bibliothécaire, outre qu'il sait, a le droit de circuler dans le labyrinthe des livres, lui seul sait où les trouver et où les replacer, lui seul est responsable de leur conservation » (8). Si la bibliothèque est accessible et que s'y précipitent les impatients, c'est en une quête vaine. Dans la bibliothèque de Babel, même les chercheurs officiels, les *inquisiteurs* ne peuvent espérer découvrir l'objet de leur quête. Et s'il est quelque part un bibliothécaire semblable à un Dieu, un *Homme du livre*, ce « lointain fonctionnaire » demeure invisible (9).

Matériellement labyrinthique, la bibliothèque l'est également à un second niveau, par un jeu de miroirs, qu'il arrive au romancier de concrétiser dans son récit, mais qui est essentiellement celui des livres entre eux. « Les livres parlent des livres », ils parlent entre eux. La bibliothèque provoque l'inquiétude, étant le lieu « d'un long et séculaire murmure, d'un dialogue imperceptible entre parchemin et parchemin, une chose vivante, un réceptacle de puissances qu'un esprit humain ne pouvait dominer » (10). Le livre nouveau venu renvoie toujours à des livres antérieurs : jeu de reflets, comme, dans un dictionnaire, une définition suppose en son corps la définition des mots de la définition. Nous voici pris dans un réseau infini. Intertextualité, inextricable croisement des livres entre eux. Dans l'imaginaire de Borges, la bibliothèque de Babel, sans renfermer deux livres identiques, contient tous les livres possibles, dans toutes les langues, avec leurs commentaires et les commentaires des commentaires, et ainsi sans fin. En même temps, « si chaque exemplaire est unique et irremplaçable, il y a toujours, la Bibliothèque étant totale, plusieurs centaines de milliers de fac-similés presque parfaits qui ne diffèrent du livre correct que par une lettre ou une virgule » (11). La fiction de Borges ne fait que pousser à l'extrême le vertige de différence et de répétition qu'engendre l'accumulation livresque.

Si l'espace énigmatique, labyrinthique, de la bibliothèque renvoie à l'infini croisement des livres entre eux, le tout renvoie au mystère du monde. La bibliothèque prétend, en effet, à enfermer le monde dans ses rayonnages. Elle constitue un univers isolé, coupé du monde extérieur, mais en même temps, en ce lieu clos et apparemment paisible, ce monde extérieur se vient refléter, un monde extérieur spiritualisé, aseptisé, purifié, semble-t-il, des souillures temporelles, mais cependant vivace. Pour éloignée qu'elle paraisse des agitations et des fermentations occasionnelles, tout peut y devenir ferment. Comme le monde dont elle est censée rendre compte, en le reflétant ou en l'élucidant, la bibliothèque est ordre et

désordre : « S'il y avait un voyageur pour la traverser dans un sens quelconque, les siècles finiraient par lui apprendre que les mêmes volumes se répètent toujours dans le même désordre qui, répété, deviendrait un ordre, l'Ordre » (12). La régularité des étagères, celle des pièces semblent, comme les lois du monde, obéir à l'agencement créé par un esprit supérieur ; mais où trouver la loi directrice de cet agencement ? L'ordre, étant énigmatique, prend l'apparence du désordre. Et si, en fin de compte, se dissimulait effectivement un désordre, dans le monde comme dans la bibliothèque ?

Interroger la bibliothèque, c'est interroger le monde. D'où le secret, d'où l'interdiction. Cette interdiction se présente sous un double aspect, celui de l'inutilité et celui du danger. L'inutilité résulte de l'accumulation même : où chercher et quel livre pourra délivrer la clef du savoir, proposer un sens humainement profitable ? Dans ces pages entassées, combien en est-il d'absurdes ou de vaines, totalement dépourvues d'intérêt ! Si les visiteurs de la Bibliothèque de Babel s'épuisent, sans résultat, dans la quête du livre-clef, Pococurante ne manque pas de souligner pour Candide que gloses des gloses et contradictions font de la bibliothèque un chaos dont le sage ne peut tirer un enseignement valable (13). Dans ce fatras surnagent à grand peine quelques pages d'où espérer le plaisir du goût ou le profit d'une saine maxime. Ne convient-il pas d'ailleurs de craindre les effets pernicieux, plutôt que de compter sur le bénéfice intellectuel et moral ? La bibliothèque peut être lieu interdit parce que démoniaque. Si, dans son secret, résident un savoir et un pouvoir, ne serait-ce pas un secret dangereux, et ne faudrait-il pas, précisément, dérober aux curieux ou aux profanes des livres dont la lecture ne pourrait être que maléfique ? Dans ses visions apocalyptiques, le vieux Jorge fulmine contre les ouvrages où s'entendrait un quelconque ricanement, une quelconque perversion de ce qu'il considère comme la vérité divine. « Que jamais un de ces volumes puisse franchir nos murs — source d'hérésie qu'il deviendrait fatalement », affirme l'abbé, à propos de certains ouvrages (14). La bibliothèque du couvent recèle, en particulier, ce livre perdu de la *Poétique* d'Aristote qui traite de la comédie : livre pernicieux s'il en est. Le poison effectif dont ses pages sont enduites symbolise le poison spirituel dont elles risquent de contaminer les esprits. Et qui donc vient visiter la bibliothèque des Esparvieu, en déplacer ou même en déménager les livres, au grand émoi du brave Sariette, sinon un ange démoniaque, qui prend prétexte de ses lectures pour se révolter contre Ialdabaoth. La bibliothèque justifie et nourrit cette coupable rébellion. Ironiquement, A. France signale l'effroi provoqué par la disparition d'une correspondance de Gassendi avec Naudé que le prudent René d'Esparvieu n'avait jamais osé ou voulu faire publier, pour avoir « constaté dans ces lettres trop de hardiesses et nombre d'endroits plus libertins que ne le pouvait souffrir la piété du XXème siècle » (15). Dans cette correspondance, dans ces vieux manuscrits que consulte l'ange Arcade, c'est, à n'en pas douter, Satan qui se dissimule, comme, à en croire Jorge, l'Antéchrist dans l'apologie du rire par le Philosophe (16). A défaut de l'inter-

diction totale, peut-être conviendrait-il de maintenir une interdiction sélective. Fragile matériellement, dans la substance même qui le constitue, le livre est aussi chose fragile spirituellement, et ne peut être donné à n'importe qui. Sait-on jamais quel effet il peut produire ? « Souvent un livre inoffensif est comme une graine qui fleurira dans un livre dangereux ou inversement c'est le fruit doux d'une racine amère » (17). Admettons que la bibliothèque soit réserve de savoir, « elle ne peut conserver ce savoir intact qu'en l'empêchant de parvenir à quiconque, fût-ce aux moines mêmes » (18). Lieu où l'on se perd, la bibliothèque devient ainsi lieu de perte. Avec, en arrière-plan, tout le système des censures, des ouvrages rejetés en enfer, et la crainte que le peuple ne soit gangrené par des lectures subversives (19).

Mais si, précisément, Arcade se révoltait à juste titre ? Et si, à suivre Guillaume de Baskerville, le diable s'incarnait, à l'inverse, dans le vieux Jorge, dans sa croyance à une vérité une, fermée et définitive ? La révolte luciférienne risque d'être vaine s'il n'y a qu'une mutation par laquelle Satan devient Dieu et Dieu Satan. Elle ne l'est point si la destruction de Ialdabaoth signifie celle de l'ignorance et de la peur (20). Aussi bien Guillaume de Baskerville pense-t-il qu'un « esprit pervers préside à la sainte défense de la bibliothèque », que les savantes et nombreuses inventions en interdisant l'accès constituent un détournement du savoir, utilisé « pour occulter au lieu d'éclairer » (21). La dispute entre Jorge et Guillaume ne fait qu'illustrer le débat entre clôture et ouverture de la bibliothèque.

Nous sommes ainsi renvoyés à ce qui est peut-être une contradiction fondamentale dans les fonctions de la bibliothèque. Est-elle pur lieu de conservation d'une vérité définitive et figée, dont on ne peut, au mieux, que gloser, à moins qu'elle ne soit précisément à retrouver sous l'amas des gloses et autres ouvrages parasites ? Et, s'il en est ainsi, ne convient-il pas effectivement de réserver la précieuse vérité à une élite qui se doit, en même temps, d'éviter le contact de livres déviants et d'esprits profanateurs ? Le vieux Jorge a ses raisons pour imbiber symboliquement de poison un livre qui risquerait de substituer à « la rhétorique de la conviction » celle « de la dérision » (22), et de « faire rire la vérité » (23) à l'encontre de l'absolutisme de la foi. Mais qu'advient-il si, loin de se borner à la conservation, la bibliothèque s'ouvre au questionnement perpétuel, si sa mission est justement de permettre le dépassement, par son être même, des trésors qu'elle recèle ? Voici qu'alors le secret se dissipe, que la vérité fuit et éclate, qu'à la stabilité se substitue une quête toujours inachevée, que le livre devient lui-même porteur d'un doute qui l'efface, sans que puisse être mis un terme à une recherche toujours déjà périmée, puisque ce terme imposerait une nouvelle clôture dans la conservation.

Par là-même, la bibliothèque renvoie à un dilemme qui gît dans les désirs de l'esprit humain face au problème de la connaissance. En même temps qu'il souhaite saisir une vérité solide, il lui répugne de s'en

tenir, une fois pour toutes, à cette vérité. Une oscillation s'instaure entre la conception du savoir comme possession et celle du savoir comme compréhension d'une impossible possession, dans la mesure même où sa démarche implique sinon le refus, du moins l'insuffisance du savoir antérieur. Ecartèlement entre la vérité nue et la multiplicité des vérités contradictoires ou successives, où se fait incertaine la notion même de vérité.

De cette incertitude et de cette multiplicité, le romancier se plaît d'ailleurs à jouer, faisant à son tour de son roman un labyrinthe de références et de citations. Textes arraméens ou samaritains, traités rabbiniques, textes de pères de l'Église plus ou moins connus, ouvrages de la Kabbale et de magie, écrits arabes, hindous ou grecs, d'auteurs obscurs, ce sont là les sources de références dont, non sans malice, l'auteur parsème son récit. Textes à la fois précieux et interdits, interdits non seulement parce que relevant parfois de doctrines hérétiques ou de sciences occultes, mais aussi parce que devenus inaccessibles et quasi-illisibles pour le profane. Faudrait-il connaître, pour les éprouver, aussi bien l'hébreu que le latin, le grec que l'arabe ou le sanscrit, l'espagnol que l'allemand ? Et, pour qui connaîtrait suffisamment ces langues, serait également exigée une extraordinaire compétence en alchimie, herboristerie, théologie, philosophie, symbolique et en bien d'autres matières. Dès lors, il est difficile de concevoir comment un lecteur, ballotté de livre en livre comme les chercheurs de J.-L. Borges, pourrait disposer d'un esprit assez aigu et assez universel pour tirer de ses études la découverte d'un profitable secret. Aussi bien nous, lecteurs ordinaires, ne savons trop comment accepter titres et citations dont l'auteur semble complaisamment offrir les références. Qui d'entre nous aura le savoir ou la patience nécessaires pour vérifier l'exactitude ou l'existence même de ces textes ? Il faut entrer dans le jeu, accepter de prendre l'imaginaire pour le réel, ou le réel pour l'imaginaire. L'auteur fait errer ses personnages-lecteurs dans le labyrinthe des livres, mais à un second degré, nous-mêmes, lecteurs de ces lecteurs, sommes égarés, impuissants à distinguer vraies et fausses références, à discerner le leurre ou le simulacre. L'une des séductions que la bibliothèque exerce sur le romancier tient peut-être à ce redoublement du secret et de la multiplicité.

Cette multiplicité des livres de la bibliothèque, il faut y revenir pour signaler qu'elle fait à la fois figure de surabondance et de manque. Réceptacle de tous les savoirs, de toutes les pensées et sentiments, en tous lieux et tous temps, la bibliothèque signifie à la fois tous les désirs et leur finale vanité. Dans sa totalité, elle indique ce qui fait défaut à cette totalité. La prolifération de la production livresque en marque l'insuffisance : il y a toujours autre chose à dire, il faut sans cesse ajouter, rectifier, compléter. Cette multiplication à l'infini, ces miroitements réciproques peuvent apparaître comme faible substitut de ce qui se devrait condenser en un livre unique, voire même en une lettre unique, pour ouvrir les portes du monde. Existe-t-il, ce livre-clef, « résumé parfait de tous les autres ? » (24). Au-delà ou en deçà de l'éclatement proliférant,

y aurait-il le livre réceptacle du secret fondamental ? A supposer qu'il existe, du moins, selon Borges, c'est l'aventure pour le trouver qui devient interminable. Nous sommes à l'inverse de la Bible ou du Coran : non *Le Livre des livres*, mais les *livres du Livre*, l'immense glose intertextuelle en quête de l'unité, du livre unique où résiderait la totalité de la puissance et de la connaissance (25). Mais la bibliothèque greffe précisément sa richesse sur ce manque, car cette richesse vient de la multiplicité et de la variété des apports de chaque livre au réseau de la connaissance et de la création, et se fonde sur l'appel que chaque livre fait à de nouveaux livres.

Nul doute que le romancier ne soit sensible à cet appel qu'il reçoit des bibliothèques. Parce qu'elles sont, en même temps que l'occasion d'une mise en question de la culture et de la recherche, un lieu énigmatique, où peut rôder quelque mystère. Des problèmes majeurs peuvent y être agités sous le couvert d'une histoire quasi-policrière (26) et l'imaginaire le plus fantastique coïncider avec la « métaphysique-fiction » (27). D'autre part, l'appétit de connaissance, celui aussi de conserver par devers soi le trésor des livres sont de puissants ressorts passionnels que le romancier peut faire jouer. Il existe une « luxure de livres » (28), une jalousie ou une concupiscence de la possession des livres, comme objets en soi ou dépositaires du savoir, dont la force ne le cède en rien à celle d'autres luxures, et peut, comme elles, engendrer les actes les plus fous et les sentiments les plus vifs. Mais l'attraction des bibliothèques ne réside pas seulement dans ces ressources romanesques : elle vient aussi de ce que l'auteur d'un roman tend lui-même à une saisie du monde. A des degrés divers il vise à intégrer dans son écriture la totalité de la vie. Ainsi procède-t-il à une approche du livre introuvable, fantomatique, clef de la connaissance et du pouvoir. La bibliothèque se trouve dès lors intégrée dans le roman comme miroir du roman lui-même, image de cette maîtrise du monde à quoi prétend l'écriture. Le réel est brut, énigmatique. Le livre — l'écriture — veut dire le secret unifiant du réel, mais ce n'est qu'un rêve. Le roman dit ce rêve, et en même temps le condamne en jouant de l'ironie ou de l'absurdité, en lui adjoignant la folie ou le meurtre. Ou encore en livrant, en fin de compte (et de conte) la bibliothèque à la destruction, comme jadis l'incendie ravagea celle d'Alexandrie, ou comme J. Verne fait sauter son île mystérieuse (29).

S'il célèbre la bibliothèque et ses livres, le roman leur assigne ainsi une place mesurée, et souligne le danger qu'il y aurait à vouloir qu'un seul ouvrage prétende à une illusoire totalité. A moins qu'il ne montre, avec *Bouvard et Pécuchet* ou avec l'Autodidacte de *La Nausée*, l'illusoire, la dérisoire ambition du lecteur qui, imprudemment, se livrerait à la totalité des ouvrages.

Emilien CARASSUS

NOTES

1) Voir, à ce sujet, Anne-Marie Thiesse « Imprimés du pauvre, livres de fortune », dans *Romantisme*, n° 43, 1984 (« Le livre et ses images »).

2) A. France, *La Révolte des anges*. Calmann-Lévy, 1914.

3) Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, Traduction française, Grasset, 1982.

4) Jorge Luis Borges, « La Bibliothèque de Babel » dans *Fictions*, Traduction française, Gallimard, 1957.

5) La bibliothèque peut aussi fasciner le peintre. C'est le cas pour *La bibliothèque* de Vieira da Silva (1949, musée d'Art moderne) que Michel Butor, fasciné à son tour, a pu qualifier d'« observatoire de chimères ».

6) *Le Nom de la rose*, p. 164.

7) *La Révolte des Anges*, édition du Livre de Poche, 1972, p. 19.

8) *Le Nom de la rose*, p. 45.

9) *Fictions*, Editions « Folio », 1981, p. 98.

10) *Le Nom de la rose*, p. 293.

11) *Fictions*, p. 98. Borges, dans un autre récit de *Fictions*, « Tión Uqbar Orbis, Tertius » va jusqu'à imaginer une intertextualité telle que « la conception du plagiat n'existe pas : on a établi que toutes les œuvres sont l'œuvre d'un seul auteur qui est intemporel et anonyme ».

12) *Fictions*, p. 101.

13) Le thème de la bibliothèque est souvent lié à celui de l'usure : on use son corps, on use sa vie à une recherche sans résultat. Sylvestre Bonnard a brûlé ses yeux sur de vieux parchemins à la recherche de « quelque chose de mystérieux, de vague et de sublime qui échauffait (son) enthousiasme ». Mais ni lui, ni les grands maîtres n'ont jamais découvert ce quelque chose qui « n'ayant pas de corps, n'a pas de nom, et sans lequel cependant aucune œuvre de l'esprit ne serait entreprise sur cette terre ».

14) *Le Nom de la rose*, p. 44.

15) *La Révolte des Anges*, p. 44.

16) « De ce livre pourrait partir l'étincelle luciférienne qui allumerait dans le monde entier un nouvel incendie : et on désignerait le rire comme l'art nouveau, inconnu même de Prométhée, qui anéantit la peur » (*Le Nom de la rose*, p. 480).

17) *Le Nom de la rose*, p. 293.

18) *Le Nom de la rose*, p. 190.

19) Je n'insiste pas sur toutes les implications sociales, politiques et religieuses du problème, notamment au 19ème siècle.

20) *La Révolte des anges*, pp. 313, 314.

21) *Le Nom de la rose*, p. 181.

22) *Le Nom de la rose*, p. 481.

23) *Le Nom de la rose*, p. 496. Jorge professe la « garde » et non la « recherche » d'un savoir qu'il estime être déjà complet.

24) *Fictions*, p. 98. Les livres miment le monde et le livre de fiction mime à son tour la bibliothèque. La bibliothèque tend à la saisie-connaissance du monde, mais à travers la multiplicité des livres, ce n'en est qu'une possession dispersée, fragmentaire, contradictoire. D'où le désir du livre unique.

25) Un autre récit de Borges, **L'Aleph**, illustre aussi cette idée d'un livre secret et total, centre d'où tout part et où tout arrive. On doit pouvoir également situer dans cette perspective l'ambition encyclopédique du 18ème siècle.

26) Existe-t-il quelque part le récit d'un meurtre à la Bibliothèque Nationale ?

27) Le terme est d'Ibarra (Préface à **Fictions**, dans la collection « Folio ») qui souligne l'aspect mystificateur de Borges et de ses références. L'érudition de Borges est moins réalité qu'effet littéraire pour montrer précisément l'infini miroir des textes.

28) **Le Nom de la rose**, p. 402. La curiosité de Bence, recherche du savoir pour le savoir, n'est qu'« insatiable orgueil de l'intellect ».

29) Ainsi s'anéantit la bibliothèque dans **Le Nom de la rose**, mais la bibliothèque du couvent brûle aussi, incendiée par les Huns, dans un récit de Borges, **Les Théologiens**.